

Lurelu



L'Arrière Scène et Serge Marois : proposer l'audace

Raymond Bertin

Volume 35, Number 3, Winter 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68187ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

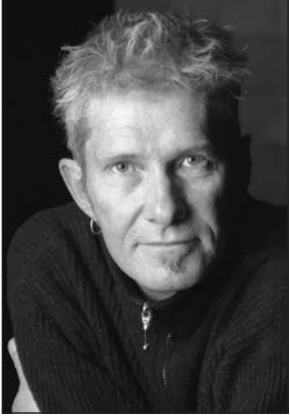
0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2013). L'Arrière Scène et Serge Marois : proposer l'audace. *Lurelu*, 35(3), 11–12.



(photo : Robert Etcheverry)

L'Arrière Scène et Serge Marois : proposer l'audace

Raymond Bertin

Unique centre de production et de diffusion théâtrales pour l'enfance et la jeunesse en dehors des grandes villes que sont Montréal et Québec, L'Arrière Scène de Belœil n'en est pas moins devenue une institution indispensable, et il en faudrait sans doute quelques autres comme celle-là. En effet, à part la Maison Théâtre dans la métropole et les Gros Becs dans la Vieille Capitale, L'Arrière Scène, qui a eu trente-cinq ans en 2011, n'a pas d'équivalent au Québec. En produisant ses propres créations, le centre dramatique de la Montérégie, qui accueille aussi de nombreuses productions, a un atout supplémentaire, puisqu'il ne se limite pas à la diffusion. À la clé de son succès, le directeur artistique, Serge Marois, auteur et metteur en scène, tient l'organisme à bout de bras depuis sa fondation.

Il faut remonter au milieu des années 70, alors que Marois œuvrait au sein de la compagnie de création L'Arabesque, à Longueuil, pour trouver l'origine de L'Arrière Scène. Tournés vers un théâtre expérimental pour adultes, axé sur le mouvement, les arts plastiques et la poésie, de son propre aveu «pas très payant», Serge Marois et ses jeunes collègues assumaient aussi, durant l'été, les productions de La Roulotte de Longueuil. Ils avaient également eu pour mandat d'animer le site de Terre des Hommes, à l'île Sainte-Hélène. Ces premiers contacts avec le public enfantin allait déterminer les choix du créateur, qui s'établit bientôt à Belœil; il y fonda un café-théâtre qui accueillait, les soirs de fin de semaine, des spectacles pour adultes, et le dimanche après-midi, des productions destinées au jeune public. Il faut dire que, pour la première fois à cette époque, une aide publique était offerte au développement du théâtre pour enfants.

Petit théâtre deviendra grand

Alors que l'âge d'or des cafés-théâtres s'estompait, l'équipe fit des approches auprès de la ville de Belœil, afin de pouvoir s'installer dans le centre culturel, sous-utilisé. Ils y furent accueillis comme en résidence, pour un loyer minime, qui perdure encore. Comme

un autre organisme, La Coulisse, commençait à programmer des spectacles pour adultes, L'Arrière Scène choisit de se consacrer uniquement à l'enfance, en diffusion et en création. «Petit à petit, ça s'est développé, explique Serge Marois : au début, nous faisons peut-être trois représentations par spectacle qu'on accueillait; maintenant nous sommes rendus entre cinq et neuf représentations, nous présentons une dizaine de spectacles par saison, nous faisons quelque quarante représentations pour rejoindre environ dix-mille spectateurs. Avec les années, nous avons pu engager du personnel, jusqu'à sept employés aujourd'hui; une personne travaille au développement scolaire depuis plus de dix ans, ce qui a évidemment changé le portrait. Il faut faire ce travail de terrain, aller dans les écoles, rencontrer les professeurs, les directions, pour les convaincre de l'intérêt des sorties au théâtre.»

Comme on peut s'en douter, il faut une bonne implantation dans la communauté pour qu'une entreprise artistique de ce type puisse survivre et grandir. «Après les boycotts scolaires des activités culturelles, il y a quelques années, qui nous avaient fragilisés sur le plan financier, nous avons réussi à obtenir l'aide des caisses populaires de la région pour qu'elles payent au complet le transport des élèves des écoles situées sur leur territoire. C'est un attrait supplémentaire pour les écoles, car ça leur coûte en général aussi cher pour le transport que pour l'achat des billets de spectacle», précise le directeur artistique. La médiation culturelle, les rencontres et les animations dans les écoles font aussi partie intégrante des tâches à accomplir. «En ce moment, il y a un changement de garde, un renouvellement du corps enseignant, car plusieurs partent à la retraite; les plus jeunes, il faut aller les chercher maintenant. On pourrait penser qu'ils sont plus cultivés, mais ce n'est pas nécessairement le cas. Les plus vieux, qui ont vécu la Révolution tranquille, l'émergence de la culture québécoise, sont plus sensibles. La médiation permet d'encadrer les sorties, d'intégrer le théâtre au programme scolaire, les écoles aiment beaucoup ça. Dès le début,



j'ai donné des ateliers parce qu'avec le type de théâtre que je faisais, rien n'était gagné d'avance. Je ne veux pas que mes spectacles soient pédagogiques, mais je vais faire de la pédagogie autour. Ça a toujours été ma démarche.»

À présent reconnue comme institution par la ville de Belœil, qui lui apporte son soutien, L'Arrière Scène est aussi prisée des artistes qui y passent : «Les compagnies aiment beaucoup venir jouer chez nous, ils sont conquis par notre public, par l'écoute, par la réception; c'est que les jeunes spectateurs ont été préparés, formés par notre travail.»

Avec ces activités de médiation culturelle, comme avec la P'tite troupe de L'Arrière Scène, qui permet aux jeunes de vivre une véritable expérience de création et de formation, avec le Prix des Jeunes critiques culturels, dont les articles sont publiés dans *L'Œil Régional*, Serge Marois considère que son équipe rend service, tout compte fait, à la population de Belœil en initiant les enfants à la vie artistique. Si les accueils constituent un volet qui exige beaucoup d'efforts – notamment de nombreux papiers à remplir pour les subventionneurs, l'organisation, la technique, la promotion –, le volet création de la compagnie continue pourtant de représenter une partie essentielle de l'engagement du directeur artistique et de ses collaborateurs. En plus d'être l'auteur maison de L'Arrière Scène, Serge Marois mise depuis longtemps sur l'accueil de jeunes auteurs en résidence, de Wajdi Mouawad (*Pacamambo*) à Simon Boulerice (*Les mains dans la gravelle*), en passant par Sébastien Harrisson (*Stanislas Walter LeGrand*), dont la compagnie produit les pièces en alternance avec les siennes.

Plonger dans sa propre enfance

La nouvelle création de cette année, *Les mains de mon père*, fait suite à *La robe de ma mère*, avec laquelle Serge Marois a eu un beau succès en 2008; une troisième pièce, qui tournera autour du personnage de la sœur, complètera plus tard la trilogie. L'auteur, formé au théâtre de mouvement et aux arts



Le centre culturel de Belœil

visuels, n'a pas toujours écrit. Il explique que ses premiers spectacles n'étaient pas du théâtre à texte. Le texte était un élément de la représentation parmi d'autres, l'aspect visuel, évocateur et poétique, étant souvent prioritaire. En invitant des auteurs à lui soumettre des textes, il s'est rendu compte qu'il avait la capacité de mettre en scène les textes des autres, lui qui se considère comme un autodidacte. Petit à petit, il s'est rapproché de ses propres préoccupations. La majorité aidant, il constate : «Moi-même, c'est avec *La robe de ma mère* que, pour la première fois, j'ai commencé par écrire les dialogues, et non par la mise en scène. Avant, je créais une sorte de scénario, comme au cinéma, et après j'ajoutais les mots pour construire les scènes. Avec *La robe...*, je me suis lancé directement avec les personnages, et je pense que c'est ce qui a permis d'intéresser un metteur en scène.»

La mise en scène de *La robe de ma mère* avait été confiée à Sylviane Fortuny, une artiste française qui séjournait au Québec. Cette fois, c'est Denis Lavalou, comédien qui tenait l'un des rôles des frères dans cette première pièce, qui a monté *Les mains de mon père*. Après l'exploration de la relation des fils avec leur mère quasi mythique, cette fois c'est le personnage du père, dont l'absence hante l'un des fils, qui constitue le pivot de la pièce. De son propre aveu, l'auteur reconnaît que l'idée de faire une trilogie lui est venue après avoir terminé la première pièce : «J'ai constaté que j'avais encore des affaires familiales auxquelles je n'avais jamais touché. L'image du père s'est imposée, j'ai pris conscience que ce dont moi j'avais souffert à mon époque, c'est-à-dire l'absence d'un père même s'il était présent, les jeunes d'aujourd'hui peuvent le ressentir d'une autre façon, à travers le divorce, la séparation. Le problème de l'absence existe encore, même s'il s'exprime différemment. Je trouvais que c'était quelque chose d'intéressant à aborder.»

S'agit-il d'une démarche autobiographique? «Je me suis inspiré de mon vécu, mais j'ai trafiqué! lance Serge Marois. J'ai longtemps écrit pour le jeune public, sans

jamais aller dans mes histoires personnelles. C'est peut-être l'âge qui fait que j'ai assez de recul, que je peux regarder en arrière et sentir qu'il y a assez de matière, sans être trop concerné. Je ne trouvais pas que mon enfance était intéressante. Tout le monde pense ça...» Pour le troisième volet de sa trilogie, il s'inspirera du souvenir de sa petite sœur, décédée alors qu'il avait cinq ans. «Ce n'est quand même pas rien à cet âge, dit-il; le père qui était impressionnant, le genre de petit garçon que j'étais. Aujourd'hui, on parle beaucoup de harcèlement, d'intimidation. J'ai vécu ça, moi, mais à l'époque on ne le nommait pas.»

Bien que *La robe de ma mère* ait eu un bon succès d'estime et de critique, et un accueil chaleureux du public, l'auteur déplore le peu de diffusion dont les spectacles quelque peu audacieux bénéficient au Québec. Avec les représentations données en Europe francophone, ce spectacle atteint à peu près cent représentations à ce jour, ce qui est respectable, mais bien en deçà des possibilités. Il faut savoir qu'au Québec, en dehors des grandes institutions citées en début d'article, très peu de diffuseurs prennent le risque de présenter du théâtre de création dans leur salle. Les choses changent, mais lentement. Serge Marois, qui a vu beaucoup de réactions de frilosité devant les spectacles de L'Arrière Scène, depuis *Pacamambo* de Wajdi Mouawad, qui osait parler de la mort aux enfants, jusqu'à *La robe de ma mère*, où l'on voyait deux hommes en maillot de bain sur la scène, ne désarme pas. Affronter ce genre de réactions, quand on a mis toute son âme dans un spectacle, fait partie des règles du jeu. Au moment de cet entretien, à quelques jours de la première de sa pièce *Les mains de mon père*, l'auteur se montrait nerveux, mais confiant. Surveillez les programmations, les œuvres de L'Arrière Scène ne laissent jamais indifférent. Osez l'audace, vos jeunes vous en remercieront.

*La robe de ma mère*

(photo : François Gélinas)

Éric Forget et Jean Harvey dans *Les mains de mon père*

(photos : Suzane O'Neill)

Simon Boulerice dans *Les mains dans la gravelle*

(photo : Robert Etcheverry)